

menacent de ne pas les abandonner de sitôt, si on ne les trouble dans leur retraite. Voici un moyen employé par un respectable citoyen de Sainte-Anne, qui a parfaitement réussi sans altérer aucunement ses arbres.

Il s'est servi d'eau non encore en ébullition, mais assez chaude pour qu'on y puisse tenir la main un seul instant. Il a versé de cette eau sur les insectes qui, chaque soir laissent les feuilles et les fleurs, pour se réunir en peloton, à la réunion de la branche principale et de la tige, et le lendemain il les a retrouvées sans vie à la même place.

On pourrait ajouter à l'eau chaude un peu de chaux vive.

Histoire d'une recotte.

Dans notre dernier numéro nous donnions une recette pour détruire la douleur causée par la piqûres des guêpes et autres insectes : nous donnons ci-après un fait qui vient à l'appui de notre avancé. Nous lisons dans le *Cosmos, revue encyclopédique hebdomadaire des progrès des sciences*, la lettre suivante d'une dame à M. Hehr, Berthoud : " Hier je passais près d'un arbre, dans lequel tourbillonnait une foule d'insectes : Je ne dis-ais rien, j'aime toutes les petites bêtes du bon Dieu, lorsqu'une grosse guêpe est venue me piquer le cou. J'ai crié d'abord, puis j'ai couru à la maison demander de l'alcali. M. A... s'est mis à rire et m'a ramené au jardin en me racontant que son chien Perdreau, avait été un jour piqué comme moi, mais au nez. Aussitôt, me dit-il, je vis cette pauvre bête courir à une planche de poireaux, fouiller le carré avec sa gueule et ses pattes, jusqu'à ce que le jus de ces plantes coulait assez abondamment pour qu'il y pût tremper son nez enflé, et ce remède le guérit au bout de quelques minutes. Ensuite, il me traita comme le chien s'était traité lui-même, c'est-à-dire, il me frotta le cou avec le jus de cette plante, et ma blessure et la douleur qu'elle me causait, disparurent à l'instant. Que tous ceux qui seront traitreusement attaqués comme je l'ai été, suivent l'exemple de Perdreau et le mien. "

Nous remettons au prochain numéro une correspondance sur le piâtre, faute d'espace.

Prix des marchés de Québec et de Montréal.

7 juin 1862.

	Québec.		Montréal.	
	s.	D.	s.	D.
Bœuf par livre	0 5	0 6	0 3	0 3
Mouton, par quartier	3 0	4 0	5 0	6 0
Veau do	3 0	4 0	4 0	5 0
Porc frais, par livre	0 4	0 5	0 6	0 7
Porc salé do	0 5	0 5	0 6	0 6
Œufs, par douzaine	0 5	0 6	0 6	0 7
Sucre d'érable, par livre	0 4	0 4	0 4	0 5
Volailles, par couple	2 8	3 6	2 6	3 0
Dindes do	7 6	10 0	6 6	8 6
Oies do	0 0	0 0	5 0	6 6
Lièvres do	0 0	0 0	0 7	0 7
Penlrix do	0 0	0 0	2 6	2 9
Beurre frais, par livre	0 8	0 9	1 3	1 6
Beurre salé do	0 7	0 9	0 8	0 9
Pain de 6 livres	0 9	0 10	0 0	0 0
Patates, par minot	1 8	2 0	2 6	3 0
Avoine do	1 10	2 0	2 1	2 6
Pois do	4 6	5 6	3 4	3 6
Foin par 100 bottes de 16 lbs.	25 0	30 0	27 0	30 0
Paille "	13 lbs. 20 0	22 6	17 1	20 6
Bois de corde, érable, 3 pieds.	16 6	17 6	0 0	0 0
" " 2 1/2 pieds.	14 6	15 6	0 0	0 0
" " merisier 3 pieds.	14 0	15 0	0 0	0 0
" " 2 1/2 pieds.	12 0	13 0	0 0	0 0
Fleur, extra superfine	23 6	0 0	25 0	25 6
" superfine	22 6	23 0	23 0	23 6
" No. 2	17 0	18 0	20 0	20 3
" Fine	14 0	15 6	19 0	0 0

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le chemin du malheur.

(Suite.)

Je le montrai à Henriette qui, reconnaissant les noms que mon beau-père avait recommandés, m'embrassa en disant : — Je savais bien que tu ne choisirais que des honnêtes gens. J'ai eu tort de me mêler de tes affaires et je t'en demande pardon. Je sortis joyeux de ce que je venais de faire. A une demi-lieue de la maison, je rencontrai Antoine, le nouvel instituteur qui ne valait pas mieux que lui, et cinq ou six jeunes gens qu'il avait recrutés dans les environs. Ils me reçurent comme un des leurs, j'étais contrarié de cette rencontre, j'aurais eu honte d'être vu avec eux, et cependant je n'osai pas les quitter. Nous poursuivîmes notre route, il soufflait un vent froid qui nous coupa le visage. Une anberge était sur la route, nous y entrâmes pour déjeuner. On nous servit du fromage sec, du saucisson et du vin. Je n'étais pas grand buveur ; mais Antoine, qui avait voulu payer, ne laissait pas mon verre vide un instant. La chaleur ne tarla pas à me monter au visage, et quand je sortis, le froid augmentant l'effet de la bois-on, je sentis pour la première fois mes jambes vaciller sous moi ; ma tête était exalté, nous nous mîmes à parler politique, je parlais plus haut que les autres, je répétais avec fatuité les leçons d'Antoine ; tous applaudissaient à ma verve, le colporteur plus que les autres ; le maître d'école déclarait hautement que j'étais un profond penseur, et quand nous arrivâmes, j'étais convaincu de mon propre mérite. Notre guide nous conduisit à la mairie. — Nous sommes des frères, nous voterons tous comme un seul homme, nous dit-il ; il nous remit de billets imprimés et ne cessa de nous surveiller jusqu'à ce qu'il les eût tous vu déposer dans l'urne. Aussitôt après il s'esquiva. Voilà quel fut mon premier vote de citoyen libre ; ce n'est que plus tard que j'appris que le candidat que j'avais soutenu était justement l'homme que je méprisais. En sortant de la salle, je rencontrai un individu de trente-cinq à quarante ans, en pantalon bleu et en écharpe rouge, coiffé d'une sorte de képi militaire, je le pris pour le sous-préfet. — Vive la république ! me dit-il en me frappant sur l'épaule, on est donc un homme et l'on vote pour la liberté. Je le regardai avec étonnement.

— Simon ! m'écriai-je en reconnaissant sous ce travestissement l'homme que j'avais fait chasser de l'exploitation huit jours après mon arrivée. — Oui, mon garçon. Simon pour la vie, toujours le même, un bon B. de la veille celui-là, un crâne à qui le Proviseur a donné la mission de chauffer les élections ; ça va, ça va, tu m'as fait une misère dans le temps, mais aujourd'hui tu es des bons. Allons boire une bouteille à la régénération des classes ouvrières.

Cela dit d'un air superbe, il m'entraîna dans un cabaret voisin déjà rempli, où, tout en buvant coup sur coup, il me promit sa protection et me tint de longs discours dont je compris à peine quelques mots. Les oreilles me tintaient comme si l'on y eût attaché des cloches, ma langue s'empâtait, et une invincible torpeur s'empara de moi. Lorsque je m'éveillai le lendemain, la tête lourde et les reins brisés, j'étais étendu sur un plancher sale et graisseux, les habits en désordre et tout tachés. Je me relevai honteux, et cherchai mon mouchoir pour m'essuyer. Je ne le trouvai plus, le commissaire de la république me l'avait enlevé avec mon argent. Je n'osai plus rentrer à la maison, et je demeurai toute la journée à rôler autour ; j'avais honte de me présenter devant ma femme après ce que j'avais fait, ce ne fut que le soir à l'heure où je la savais occupée au jardin que je me glissai furtivement à ma chambre à coucher : je me jetai tout habillé sur mon lit et ne tardai pas à m'endormir. Il était une